



INTERNATIONALE

Wilhelm Röpke, l'autre Hayek

Aux origines du néolibéralisme

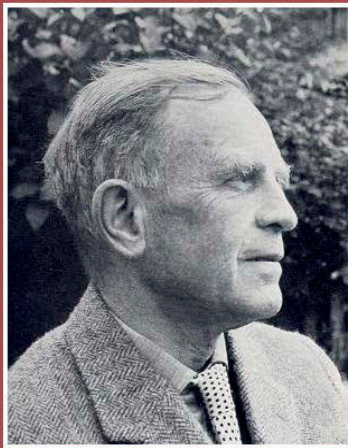
JEAN SOLCHANY

4 MAI 2015, 16 × 24, 576 p., 45 €

ISBN 978-2-85944-893-6

Publications de la Sorbonne
212, rue Saint-Jacques 75005 Paris
Tél : 01 43 25 80 15 - Fax : 01 43 54 03 24
Courriel : publisor@univ-paris1.fr

Aux côtés de Friedrich Hayek, et avant que Milton Friedman n'imprime son empreinte à partir des années 1960, l'économiste allemand Wilhelm Röpke (1899-1966),



Wilhelm Röpke, l'autre Hayek Aux origines du néolibéralisme

Jean Solchany



installé à Genève après avoir fui le nazisme, a été l'autre grand fondateur du néolibéralisme. Exploitant de nombreuses archives, cet ouvrage recourt aux outils de l'histoire intellectuelle et transnationale pour proposer une autre lecture d'un phénomène trop souvent encore réduit à ses manifestations les plus contemporaines et les plus anglo-saxonnes, alors qu'il plonge ses racines dans la crise des années 1930 et prend forme en Suisse au lendemain immédiat de la Seconde Guerre mondiale. Loin de l'érudition et de l'anecdote, par-delà le souci de redonner son importance à une figure étonnamment délaissée par les chercheurs, la biographie est ici une démarche de contextualisation visant à expliquer le succès d'un intellectuel autant sociologue qu'économiste. Incontournable en Suisse et en Allemagne, très lié aux nouveaux conservateurs américains, pourfendeur du « collectivisme » sous toutes ses formes, préoccupé du sort de l'Amérique latine et de l'Afrique, publiant dans toutes les langues, Wilhelm Röpke a incarné la variante néolibérale de l'intellectuel engagé.

Au-delà de la dénonciation du keynésianisme, de l'interventionnisme et de l'Etat providence, ses écrits et ses réseaux permettent de cerner le néolibéralisme comme un regard global sur le monde, comme une philosophie politique et sociale ambivalente dans son rapport à la modernité, comme une mobilisation de combat et d'influence à l'échelle occidentale. L'écho rencontré par Wilhelm Röpke illustre la renaissance des idées libérales et conservatrices dans la seconde moitié du xx^e siècle et le rôle majeur joué dans leur fermentation et leur diffusion par les intellectuels émigrés d'origine germanique.

L'auteur :

Maître de conférences en histoire contemporaine à l'IEP de Lyon, membre du LARHRA (UMR 5190), Jean Solchany a notamment publié *Comprendre le*

nazisme dans l'Allemagne des années zéro (1945-1949), Paris, Puf, 1997 et *Histoire de l'Allemagne au xx^e siècle. Entre singularité et normalité*, Paris, Puf, 2003. Spécialiste des questions de mémoire et de l'histoire des intellectuels, il poursuit depuis plusieurs années des recherches sur l'histoire du néolibéralisme.

BON DE COMMANDE

À RETOURNER AUX :

Publications de la Sorbonne
212, rue Saint-Jacques
75005 Paris

TITRE ET AUTEUR	PRIX UNITAIRE	QTÉ	PRIX
			+ frais de port *
			TOTAL

* 6 € par ouvrage, 1,5 € par ouvrage supplémentaire

Mme, M.

Adresse

.....

Code postal et ville

Date

Signature

Veillez libeller votre titre de paiement à l'ordre de:

L'Agent comptable de l'Université Paris 1 - Publications de la Sorbonne

Table des matières

Remerciements	7
Liste des abréviations et références abrégées	9
Introduction. Écrire la biographie d'un intellectuel néolibéral	11

Entre guerre et paix : un intellectuel dans le bouillon de culture helvétique

Chapitre 1. Un printemps 1942, ou comment le succès vint à Wilhelm Röpke	37
<i>Die Gesellschaftskrisis der Gegenwart</i> : le livre de tous les débats	37
Le « bon message au bon moment » : analyse d'un engouement	50
Chapitre 2. Rebondir après l'exil, ou comment un immigré devint un héraut du libéralisme	65
Des bords de la Marmara aux rives du Léman : retour au cœur de l'Europe	65
Entre internationalisation et acculturation : l'enracinement à Genève	78
Les élites libérales suisses dans l'attente d'un nouveau prophète	82
Chapitre 3. Éclairages transnationaux sur un penseur au temps des troubles	95
Une sociologie critique dans un certain air du temps occidental	95
Un début de consécration internationale	104
Chapitre 4. Au chevet de la question allemande	113
La contribution d'un intellectuel-expert	113
La contribution d'un intellectuel allemand	121
Une rhétorique de la culpabilité et de la disculpation	127
Une vedette intellectuelle des années zéro	131

Röpke avant Röpke ? Retour sur les années weimariennes

Chapitre 5. Au pays de la grande antinomie	143
Des tranchées aux amphithéâtres : naissance d'un intellectuel démocrate	143
Penser l'économie par temps d'incertitude paradigmatique	154
Les débuts prometteurs d'un économiste « nouvelle vague »	160
Un « ricardien » théoricien de la conjoncture	169
Chapitre 6. Sous le signe de la Grande Dépression	179
Penser la crise au-delà de l'orthodoxie	179
Penser la crise au-delà de l'économie	191
Chapitre 7. Weimar après Weimar : le poids de la socialisation allemande	207
1933 : un libéral antinazi sur la sellette	207
Le projet ordolibéral comme entreprise opportuniste	210
Le projet ordolibéral comme pensée dissidente	220
Wilhelm Röpke, un ordolibéral en exil ?	225
<i>Roll back</i> : les mille et un engagements d'un croisé de l'anticollectivisme	
Chapitre 8. Wilhelm Röpke : un élément clé du dispositif néolibéral	233
Le colloque Walter Lippmann : un essai non transformé	233
Sortie de guerre néolibérale : de la revue <i>Occident</i> à la Société du Mont-Pèlerin	242
Au cœur de tous les réseaux	254
Du rififi chez les néolibéraux	263
Chapitre 9. L'Allemagne, un test de la mobilisation néolibérale	271
L'économie allemande paralysée par le « collectivisme »	271
Les intellectuels néolibéraux en campagne : un lobbying efficace	283

Chapitre 10. L'anticollectivisme, une posture scientifique et militante	297
L'économie comme engagement	297
L'antikeynésianisme comme impératif	303
L'inconfort d'un néolibéral engagé	311
 Chapitre 11. Pourfendre le « collectivisme » sous toutes ses formes	321
Le rude combat pour la concurrence	321
Haro sur les syndicats et l'État-providence	328
Inquiétudes européennes	337
 Chapitre 12. Plutôt mort que rouge. Défendre le « monde libre » sur tous les fronts	349
L'anticommunisme au cœur de la <i>Weltanschauung</i> röpkiennne	349
Les sympathies d'un <i>cold warrior</i>	358
Soutenir les victimes, fustiger les « progressistes »	361
 Chapitre 13. De Lima à Pretoria : le meilleur des (tiers) mondes néolibéraux	371
L'épineuse question du développement	371
Sauver l'Amérique latine de la subversion	383
Sauver l'Afrique des « cannibales »	390

Mais qui était donc Wilhelm Röpke ?

Chapitre 14. Néolibéralisme ou néoconservatisme ?	
La modernité haïe de Wilhelm Röpke	409
De la force du paradigme antimoderne	409
Aux origines de la crise moderne	417
La mue conservatrice de Wilhelm Röpke	424

Chapitre 15. La découverte de l'autre Amérique	437
Les solidarités transatlantiques du néolibéralisme	437
Un compagnon de route du conservatisme américain	448
Wilhelm Röpke, ou la synthèse libérale-conservatrice	457
Chapitre 16. Rénovation ou utopie ?	
Le monde rêvé de Wilhelm Röpke	467
La liberté dans l'ordre	467
La vision d'une société démassifiée	475
Les linéaments d'une utopie prédémocratique	484
Conclusion. De la « modernité » d'un antimoderne	503
Sources et bibliographie	511
Index des noms de personnes	555

Introduction

Écrire la biographie d'un intellectuel néolibéral

L'économiste allemand Wilhelm Röpke est mort il y a près d'un demi-siècle, le 12 février 1966. Il faut bien avouer que son nom n'a pas évoqué grand-chose à la plupart des historiens français avec lesquels nous avons eu l'occasion d'en parler. Mais de l'autre côté du Rhin, l'ignorance de leurs collègues allemands n'est guère moindre. Friedrich Hayek, voilà en revanche un nom qui parle à un large public, qui symbolise ce néolibéralisme dont il sera question ici. Né la même année que son célèbre condisciple, Wilhelm Röpke est mort un quart de siècle avant lui. Il n'a donc vécu ni la percée des idées néolibérales ni l'avènement de Margaret Thatcher et de Ronald Reagan. En quelque sorte victime de sa disparition précoce, il est tombé dans l'ombre du Prix Nobel 1974, qui, lui, a connu une fin de vie rayonnante. Dans son analyse de la « rhétorique réactionnaire », Albert O. Hirschman consacre six pages à Friedrich Hayek et une brève allusion à Wilhelm Röpke¹. En effet, si *La route de la servitude* paru en 1944 appartient depuis des lustres au panthéon des grands essais ancrés dans la mémoire collective, rares sont les personnes en mesure de citer le moindre écrit de Wilhelm Röpke. Et pourtant, leur importance n'a pas été moins grande. Leur auteur a joué un rôle quasi équivalent à celui du célèbre économiste autrichien dans la fondation du mouvement néolibéral. Wilhelm Röpke est l'autre Hayek, l'autre grande figure du néolibéralisme né dans la crise des années 1930 et qui s'affirme au lendemain de 1945. L'étoile de Milton Friedman ne monte que par la suite. Des leaders du néolibéralisme, Wilhelm Röpke est pourtant le plus obscur, celui dont on n'a que trop peu parlé jusqu'à présent².

Ce disant, nous avons conscience de recourir à une justification classique de la biographie, à savoir la (re)découverte d'une « figure méconnue », à laquelle l'historien veut redonner son « importance », voire « faire justice ». Peu original, l'argument mérite en outre d'être sérieusement nuancé. Car Wilhelm Röpke n'est pas mort pour tout le monde. Il suffit pour s'en convaincre de lire, sur papier et de plus en plus sur le Net, l'abondante littérature produite depuis des décennies par la militance néolibérale et néoconservatrice, qui revendique Wilhelm Röpke comme l'une de ses figures tutélaires. Écoutons Edwin J. Feulner, personnalité en vue du conservatisme américain, un républicain né

1. Albert O. Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Paris, Fayard, 1991.

2. Cet ouvrage repose largement sur le mémoire inédit consacré à Wilhelm Röpke que nous avons rédigé dans le cadre d'une habilitation à diriger des recherches soutenue à Paris 1 sous la direction de Christophe Charle en décembre 2011. La bibliographie publiée depuis a été prise en considération autant que possible.

en 1941, connu pour avoir fait de la Heritage Foundation l'un des *think tanks* les plus influents de son pays. De 1996 à 1998, il préside la Société du Mont-Pèlerin, la mère de tous les *think tanks* néolibéraux, fondée en Suisse en avril 1947 par Friedrich Hayek avec le soutien essentiel de Wilhelm Röpke et en présence de Milton Friedman. Les discours qu'il prononce dans ses fonctions de président déclinent la rhétorique typiquement néolibérale d'un combat pour la « liberté » lancé par quelques figures prophétiques au lendemain de la Seconde Guerre mondiale³. La réunion fondatrice du Mont-Pèlerin est célébrée comme un événement mythique, comme l'origine de cette mobilisation contre le « collectivisme ». Edwin J. Feulner évoque ses « pères fondateurs », de « grands intellectuels comme Hayek, Friedman, Röpke et Popper ». Dans un premier temps, leur action a semblé vaine, il est vrai. Edwin J. Feulner convoque la figure de Don Quichotte pour décrire la situation délicate de ces premiers combattants de la liberté alors que, « en Occident, l'immense majorité des intellectuels et des spécialistes de sciences sociales étaient opposés à leurs idées⁴ ».

Les succès sont venus par la suite, la Société du Mont-Pèlerin rencontrant un écho favorable chez des personnalités d'influence, d'abord Ludwig Erhard, puis Margaret Thatcher et Ronald Reagan, Vaclav Klaus enfin. À en croire le lobbyiste conservateur, elle a donc joué un « rôle important » dans le « grand renouveau global de la liberté ». Le libéralisme est crédité de « victoires impressionnantes de par le monde » dès avant la fin des années 1980, parmi lesquelles la libéralisation de l'agriculture chinoise en décembre 1978, la victoire de Margaret Thatcher en mai 1979, celle de Ronald Reagan en novembre 1980, l'élection par le parlement japonais de Yasuhiro Nakasone comme Premier ministre en novembre 1982 et, sur l'ensemble des années 1980, l'action des « Chicago Boys » au Chili. Après des décennies d'emprise interventionniste et collectiviste, Edwin J. Feulner dit avoir retrouvé espoir au vu des effets jugés bénéfiques de la privatisation des retraites chiliennes, conduite en 1980 par l'« innovateur social » José Piñera, le ministre du Travail du général Pinochet. Puis le communisme a disparu. Ce n'est plus Don Quichotte qu'Edwin J. Feulner mobilise alors, mais bien Le Cid, le héros de la *Reconquista* qui s'empare de Valence, pour célébrer le déclin des idées socialistes et l'avancée des idées libérales⁵.

Rhétorique du triomphe après des débuts héroïques, le grand récit néolibéral n'en met pas moins en scène un combat sans fin, celui qui oppose la

3. Edwin J. Feulner, *Intellectual Pilgrims. The Fiftieth Anniversary of the Mont Pelerin Society*, Washington, Heritage foundation, 1999. Cf. ses discours du 12 avril 1997, du 10 septembre 1997 et du 30 août 1998.

4. *Ibid.*, p. 46, 30.

5. *Ibid.*, p. 15-17, 54.

liberté à l'hydre du collectivisme. Si vaincre le « totalitarisme » a été le « grand défi » de ses « prédécesseurs », « démanteler le *welfare state* » est le grand défi d'aujourd'hui, affirme Edwin J. Feulner, qui appelle à ne pas succomber à un optimisme excessif. Aux États-Unis, le *big government* serait plus fort que jamais en dépit du raz-de-marée républicain en 1994 lors des élections de mi-mandat. Dans cet éternel recommencement de la lutte du bien contre le mal, les grands économistes sont toujours d'un apport précieux. C'est en s'appuyant sur ces « géants des temps modernes » que sont « Hayek, Röpke, Friedman, Buchanan, Becker, Coase et Stigler » qu'il sera possible de « voir, au-delà du *welfare state* moribond, la société libre qui dès maintenant commence à le remplacer », conclut Edwin J. Feulner en août 1998⁶.

Sur de multiples sites du Net, on trouve des notices biographiques, des articles, des comptes rendus évoquant Wilhelm Röpke. Dans un texte de 1999 publié pour le centenaire de sa naissance dans *The Freeman*, l'une des principales revues libérales-conservatrices américaines, Richard M. Ebeling, qui présidera de 2003 à 2008 la Foundation for Economic Education, un important *think tank* néolibéral, voit en lui « bien plus qu'un économiste ». Tel un « prophète du Vieux Testament », Wilhelm Röpke a combattu le « collectivisme » durant « certaines des plus sombres décades du xx^e siècle⁷ ». En 2010, le magazine conservateur *The American Spectator* salue « The Great Wilhelm Röpke », « l'un des économistes les plus importants du xx^e siècle, un homme de la Renaissance, un esprit universel, et un père du "miracle économique allemand"⁸ ». Aux antipodes, la jeune Menzies House, la Australia's leading online community for conservative, centre-right and libertarian thinkers, le présente la même année comme un « économiste pour tous les temps⁹ ». En Argentine, le Centro Adam Smith de estudios y actividades para la libertad, émanation de la Fundación Libertad, fondée en 1988 avec le soutien de quelque 200 entreprises argentines, organise, toujours en 2010, un cours intensif sur les « Pensadores Clásicos del Liberalismo », sous la forme de cinq séminaires consacrés à Adam Smith, John Stuart Mill, Ludwig von Mises, Friedrich Hayek et Wilhelm Röpke¹⁰. *Orden Espontáneo*, la revue du Centro Adam Smith, publie parallèlement une traduction de l'article de Richard M. Ebeling¹¹.

6. *Ibid.*, p. 19-20, 59.

7. Richard M. Ebeling, « Wilhelm Röpke: A Centenary Appreciation », *The Freeman*, 10, 1999, p. 19-24, citation p. 24.

8. Theodore Roosevelt Malloch, « The Great Wilhelm Röpke », *The American Spectator*, 9 août 2010.

9. Paul McCormack, « Wilhelm Röpke: An Economist for All Seasons », article en ligne du 19 octobre 2010. Site consulté en juillet 2014. La Menzies House a été fondée en janvier 2010.

10. Nous renvoyons au site de ce *think tank* : <http://centroadamsmith.wordpress.com>.

11. Richard M. Ebeling, « Wilhelm Röpke. Un Reconocimiento con Motivo del Centenario de su Nacimiento », *Orden Espontáneo*, n° 8, 2010, p. 8-16.

Il y a bien depuis quelques années un *revival* Röpke, la volonté de ressusciter un économiste dont la pensée est jugée fondamentale. L'Europe n'est pas en reste. En Suisse, où Wilhelm Röpke a résidé trente années durant, des journalistes, des intellectuels, des hommes politiques même sont là aussi à l'ouvrage. Son souvenir est régulièrement réactivé dans la *Neue Zürcher Zeitung* (NZZ), le grand quotidien libéral helvétique. En 2002, le professeur Franz Jaeger, directeur de l'Institut de recherche pour l'économie empirique et la politique économique de l'université de Saint-Gall, voit dans Wilhelm Röpke un « homme du XXI^e siècle », saluant son « projet », d'une « actualité brûlante », « au vu de la charge fiscale croissante que connaît notre pays et de la mise sous tutelle publique de la classe moyenne¹² ». Quatre ans plus tard, le conseiller fédéral Christoph Blocher, en charge du département fédéral de justice et police, souligne que l'année 2006, marquée par le 250^e anniversaire de la naissance de Wolfgang Amadeus Mozart, le 150^e anniversaire de la mort de Heinrich Heine et de la naissance de Sigmund Freud, est également celle du quarantième anniversaire de la disparition de Wilhelm Röpke, que le leader contesté de la populiste UDC présente comme un « grand précurseur s'agissant des solutions à apporter aux problèmes économiques de notre époque¹³ ». En janvier 2011, dans les colonnes du *Temps*, Robert Nef, une figure du néolibéralisme suisse, à la tête du Liberales Institut de Zurich, longtemps rédacteur des *Schweizer Monatshefte*¹⁴, une revue intellectuelle libérale-conservatrice, honoré en 2008 par la médaille Friedrich Hayek¹⁵, réaffirme l'« actualité » de Wilhelm Röpke. Saluant l'« élan » que l'économiste allemand a donné au libéralisme « dans ses réponses aux défis de son époque », il exprime le souhait que, « à Genève, la ville de ses travaux académiques à la résonance internationale, on poursuive davantage sa critique fondamentale de la société de masse et de l'État paternaliste¹⁶ ».

La valorisation de Wilhelm Röpke est aussi à l'ordre du jour dans son pays natal. En 2006, le journaliste suisse Roger Köppel, rédacteur en chef du quotidien conservateur *Die Welt* depuis 2004, publie dans le fleuron du groupe Springer un article intitulé « Racines du bien-être » et dont le sous-titre est « Pourquoi Angela Merkel devrait absolument s'intéresser au grand libéral

12. Franz Jaeger, « Le projet de Wilhelm Röpke : une actualité brûlante », *La vie économique. Revue de politique économique*, novembre 2002, p. 52.

13. Christoph Blocher, « Néosocialiste ou néolibéral ? », discours prononcé par le conseiller fédéral Christoph Blocher au 36^e symposium de Saint-Gall, le 18 mai 2006 à l'université de Saint-Gall. Le texte est sur le site du Département fédéral de justice et police (http://www.ejpd.admin.ch/content/ejpd/fr/home/dokumentation/red/archiv/reden_christoph_blocher/2006/2006-05-18.html, consulté en juillet 2014).

14. En 2011, les *Schweizer Monatshefte* sont devenus le *Schweizer Monat*.

15. Décernée par la Friedrich A. von Hayek Gesellschaft.

16. Robert Nef, « L'offensive de Wilhelm Röpke contre l'État paternaliste », *Le Temps*, 12 janvier 2011.

conservateur Wilhelm Röpke ». Lui qui, trois ans plus tard, devait définir élogieusement Christoph Blocher comme la « fusion nucléaire de Margaret Thatcher, Ronald Reagan et Franz-Josef Strauss », voit dans Wilhelm Röpke un « protothatchérien », l'« un des intellectuels les plus fascinants de l'histoire allemande de l'entre-deux-guerres et de l'après-guerre » : « On lit aujourd'hui avec grande admiration avec quelle énergie critique Röpke s'est exprimé contre toutes les formes de collectivisme, contre la toute-puissance de l'État, contre la "stabulation" de la politique sociale¹⁷. » Sur l'OrdnungsPOLitisches Portal (OPO), un site qui plaide pour une organisation de l'économie respectueuse de la pensée néolibérale, la page d'accueil est surmontée d'un bandeau composé des photos des sept penseurs considérés comme les « pères de la politique d'ordre » (*Ordnungspolitik*). La notion d'ordre se trouve au fondement de l'ordolibéralisme, la variante allemande du néolibéralisme, forgée par l'École de Fribourg dans les années 1930 et 1940. Mais il y a également un représentant de l'École autrichienne parmi ces figures tutélaires. Friedrich Hayek côtoie Walter Eucken, Franz Böhm et Hans Großmann-Doerth, les fondateurs de l'école de Fribourg, Alfred Müller-Armack, le père du concept d'économie sociale de marché, Ludwig Erhard, le père du « miracle économique allemand », Alexander Rüstow et Wilhelm Röpke¹⁸.

Dans l'Allemagne du XXI^e siècle balbutiant, le retour sur Ludwig Erhard et les grands penseurs du néolibéralisme allemand semble plus que jamais d'actualité du côté des adversaires de l'« étatisme ». *Think tank* très actif fondé en 2000 à l'initiative des organisations patronales de l'industrie métallurgique et électrique, et abondamment financé par elles, à hauteur, semble-t-il, de 10 millions d'euros par an, l'Initiative Neue Soziale Marktwirtschaft en appelle à renouveler l'économie sociale de marché de Ludwig Erhard pour l'« adapter à la globalisation, au changement démographique et à la société du savoir », c'est-à-dire, dans sa perspective, à libéraliser l'économie. Les objectifs sont notamment la mise en œuvre de « réformes dans le sens de l'économie de marché », la « diminution de la bureaucratie » et la « réduction des impôts et des taxes¹⁹ ». Parmi les « ambassadeurs » chargés par l'Initiative Neue Soziale

17. Roger Köppel, « Wurzeln des Wohlstands. Was Angela Merkel jetzt unbedingt lesen sollte. Warum sich Angela Merkel unbedingt mit dem großen liberalen konservativen Wilhelm Röpke beschäftigen sollte », *Die Welt*, 6 mars 2006. Sur Christoph Blocher, voir Id., « Blocher ist ganz anders als Haider », *Der Standard*, interview du 5 mars 2008. En 2006, Roger Köppel quitte *Die Welt* pour redevenir rédacteur en chef de l'hebdomadaire suisse *Die Weltwoche*, auquel il a imprimé un cours clairement conservateur et néolibéral.

18. OrdnungsPOLitisches Portal : <http://www.ordnungspolitisches-portal.com>.

19. Initiative Neue Soziale Marktwirtschaft (INSM) : <http://www.insm.de/insm>. Citations extraites de la page « Alles über die INSM ». Sur le financement de l'INSM, voir les informations communiquées sur le site Rudolf Speth, « Die politischen Strategien der Initiative Neue Soziale Marktwirtschaft », août 2004, Hans-Böckler Stiftung, p. 3. La Hans Böckler Stiftung est la fondation de la Confédération allemande des syndicats (DGB).

Markwirtschaft de promouvoir cet idéal de réforme se réclamant d'une économie sociale de marché refondée, figurent de nombreuses personnalités connues pour leur engagement en faveur des idées libérales, à l'instar du professeur émérite Otmar Issing, ancien économiste en chef et ancien membre du directoire de la Banque centrale européenne, conseiller depuis 2007 de la banque Goldman-Sachs et membre également du bureau de la Friedrich von Hayek Stiftung, ou de l'économiste suisse Thomas Straubhaar, professeur à l'université de Hambourg, directeur de l'Institut hambourgeois d'économie mondiale (Hamburgisches WeltWirtschafts Institut) et lauréat en 2004 du prix Ludwig Erhard pour la presse économique²⁰.

Cette dernière personnalité a également été à l'initiative de la fondation d'une structure plus modeste, le Wilhelm Röpke Institut, qui voit le jour à Erfurt en 2007. Financé par la succursale de la Commerzbank à Erfurt, dirigé par l'économiste Stefan Kolev, qui est également l'un des intellectuels à l'origine de l'OrdnungsPOLitisches Portal évoqué plus haut, il se donne pour mission d'« étudier le legs spirituel de Wilhelm Röpke et de le remémorer à une opinion plus large²¹ ». Un an plus tard, en 2008, l'Alliance d'Iéna pour le renouveau de l'économie sociale de marché, un « réseau d'organisations, d'institutions et de personnalités qui ressentent la nécessité de rénover l'économie sociale de marché dans le sens de la politique d'ordre²² », se constitue en lançant l'appel dit d'Iéna, à l'occasion du 60^e anniversaire de la fameuse réforme monétaire et économique mise en œuvre par Ludwig Erhard en 1948. Ce texte s'inquiète de voir s'effondrer le « fondement de l'économie sociale de marché », dénonce la « tutelle sociale et politique [qui] dérobe la liberté aux citoyens et affaiblit le potentiel économique et social de notre pays ». Il convient donc d'emprunter le chemin qui tournera le dos à l'« irresponsabilité sociale ». L'objectif est de refonder « notre communauté (*Gemeinwesen*) dans un sens libéral, social et juste ». Comme le soulignent ses auteurs, l'appel n'est pas lancé par hasard d'Iéna, ville natale de Walter Eucken et premier lieu d'enseignement de Wilhelm Röpke. La référence à ces « deux pères de l'économie sociale de marché » est appuyée dans un appel ponctué de citations empruntées aux grands penseurs de l'ordolibéralisme et de l'économie sociale de marché. Force du symbole oblige, Ludwig Erhard caracole en tête avec quatre citations, Wilhelm Röpke suit avec deux citations, Walter Eucken, Alexander Rüstow et Alfred

20. Voir la liste des « ambassadeurs » sur le site de l'INSM. Consulté en juillet 2014.

21. Wilhelm Röpke Institut : <http://www.roepke-institut.de/Home.1397.0.html>. Citation extraite de la page « Aufgaben & Ziele ».

22. Citation de la page d'accueil du site Jeaner Allianz zur Erneuerung der Sozialen Marktwirtschaft (<http://www.60jahresoziemarktwirtschaft.de/>).

Müller-Armack fermant la marche avec une citation chacun²³. Sur le site, des notices biographiques détaillent le parcours de ces grandes figures.

Cette brève plongée dans l'univers des *think tanks* et sites néolibéraux, en expansion constante depuis un big bang à dater de la sortie de la Seconde Guerre mondiale, nous en dit déjà long. Le réseau néolibéral atteint aujourd'hui une densité synonyme d'optimisation de sa communication. Les mêmes idées sont inlassablement relayées d'une organisation à l'autre, d'un texte à l'autre. La circulation entre des sites innombrables rend facile l'immersion dans un monde binaire où la « liberté » combat l'« étatisme ». Depuis des décennies, le néolibéralisme se conçoit en guerre contre l'interventionnisme, l'État-providence, les dépenses publiques, etc. Dans cette entreprise de légitimation du néolibéralisme par lui-même, la référence au passé est centrale. Les luttes d'aujourd'hui seraient la continuation de celles d'hier. Les références aux « pères fondateurs » confèrent au néolibéralisme la respectabilité d'un corpus doctrinal. Aussi n'est-il guère surprenant que les néolibéraux ambitionnent d'écrire leur propre histoire.

Sur le néolibéralisme en général, sur ses grandes figures en particulier, y compris Wilhelm Röpke, la littérature ne manque pas en effet. Nous mentionnons en invoquant un désert historiographique pour justifier notre étude. C'est un Américain, John Zmirak, qui, en 2001, publie la première biographie de l'économiste, largement fondée sur des interviews de néolibéraux suisses comme Gerhard Schwarz ou Robert Nef. L'auteur est un docteur en littérature de sensibilité catholique conservatrice, qui fut le suppléant de Pat Buchanan à la convention républicaine de 1996 lorsque ce dernier brigua l'investiture en concurrençant Bob Dole sur sa droite, qui fut également l'attaché de presse de Mike Foster, le gouverneur républicain et pro-life de la Louisiane de 1996 à 2004. Il présente Wilhelm Röpke comme un « homme pour le XXI^e siècle », narre son combat à une époque où « les idéologies poussaient comme des champignons après la pluie : syndicalisme, phalangisme, fascisme, socialisme de Front populaire, chacune avec ses intellectuels griffonnant des manifestes pompeux, chacune avec ses voyous affrontant la police dans la rue ». À l'encontre de toutes les modes malsaines du moment, Wilhelm Röpke a su exalter un « capitalisme de classe moyenne » en s'inspirant du « modèle suisse²⁴ ».

Cette analyse s'inscrit dans une relecture très indulgente du régime autoritaire autrichien né en 1933-1934. Préfaçant une réédition de l'ouvrage de 1935 consacré à Engelbert Dollfuss par l'intellectuel catholique conservateur Johannes Messner, John Zmirak célèbre le dictateur autrichien assassiné

23. Jenaer Aufruf zur Erneuerung der Sozialen Marktwirtschaft. Accessible sous le lien (<http://www.60jahresozialemarktwirtschaft.de/fileadmin/marktwirtschaft/downloads/JenaerAufruf.pdf>).

24. John Zmirak, *Wilhelm Röpke, Swiss Localist, Global Economist*, Wilmington, Intercollegiate Studies Institute, 2001, p. 47-48.

en juillet 1934 pendant la tentative de putsch nazi. Cet « homme humain, courageux, généreux et respectable », à la « sainteté héroïque », qui a usé du « minimum de force nécessaire pour réprimer les groupes terroristes de l'extrême droite et de l'extrême gauche », se distinguerait avantagement de Lénine et de Hitler, mais aussi des « mornes socialistes opportunistes de la Troisième République française ». « Comme un autre grand adversaire du national-socialisme et grand défenseur de la dimension morale de la vie économique, Wilhelm Röpke, Dollfuss a trouvé l'esprit de la grandeur au milieu des petites choses de ce monde²⁵. »

En 2002, John Zmirak a également publié « Wilhelm Röpke, architecte de la liberté » dans le *Mises Daily*, émanation du très actif Ludwig von Mises Institute, voué à la célébration de l'économiste autrichien mentor du jeune Hayek et, plus généralement, de la pensée néolibérale²⁶. Quatre ans plus tard, dans *American Conservatism*, la volumineuse encyclopédie patronée par l'Intercollegiate Studies Institute, un autre *think tank* néolibéral d'outre-Atlantique, Wilhelm Röpke, qui n'a pourtant rien d'un Américain, est présenté comme « peut-être l'économiste conservateur le plus important du xx^e siècle²⁷ ». Enfin, en 2010, toujours aux États-Unis, Samuel Gregg a publié un essai sur Wilhelm Röpke²⁸. Docteur en philosophie morale et en économie politique d'Oxford, membre de la Société du Mont-Pèlerin, il est directeur du département recherche de l'Acton Institute for the Study of Religion and Liberty, un *think tank* basé à Grand Rapids dans le Michigan, avec une antenne à Rome.

La frontière apparaît poreuse entre une rhétorique très engagée et un discours se réclamant de la science. Parmi les signataires de l'appel d'Iéna évoqué plus haut, figurent plusieurs économistes, Nils Goldschmidt, Michael Wohlgemuth, Joachim Starbatty, Joachim Zweynert et un publiciste, Gerd Habermann, auteurs de nombreuses publications sur la pensée économique²⁹. Les deux premiers sont membres du Walter Eucken Institut, le troisième est président de l'Aktionsgemeinschaft Soziale Marktwirtschaft, un autre *think tank* néolibéral fondé dans les années 1950, le quatrième a été le secrétaire général du Wilhelm Röpke Institut, le dernier, publiciste, est cofondateur et

25. John Zmirak, « Introduction », dans Johannes Messner, *Dollfuss. An Austrian Patriot*, Norfolk, Gates of Vienna Books, 2004, p. 13-17 ; Johannes Messner, *Dollfuss*, Innsbruck, Tyrolia, 1935.

26. John Zmirak, « Wilhelm Röpke: Architect of Liberty », *Mises Daily*, 8/1/2002, à lire sous le lien <http://mises.org/daily/866>.

27. William F. Campbell, s. v. « Wilhelm Röpke », dans Bruce Frohnen, Jeremy Beer, Jeffrey O. Nelson (dir.), *American Conservatism. An Encyclopedia*, Wilmington, Intercollegiate Studies Institute, 2006, p. 747-749.

28. Samuel Gregg, *Wilhelm Röpke's Political Economy*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing, 2010.

29. Nous renvoyons à la bibliographie en fin d'ouvrage.

secrétaire de la Friedrich von Hayek Gesellschaft née en 1998 près de Fribourg-en-Brisgau. On le voit : le lien entre les universitaires et intellectuels de sensibilité libérale d'une part et le monde des *think tanks* de l'autre est très fort. Bruce Frohnen, le premier des trois éditeurs d'*American Conservatism*, a commencé sa carrière à la Heritage Foundation et au Liberty Fund, une autre organisation néolibérale américaine dont le fondateur, l'industriel Pierre F. Goodrich, était un grand lecteur de Wilhelm Röpke. Le second, Jeremy Beer, a été vice-président de l'Intercollegiate Studies Institute. Le troisième, Jeffrey O. Nelson, est vice-président senior de la même organisation. Il a également été le second président du Thomas More College of Liberal Art à Merrimack, dans le New Hampshire, qui a recruté nombre d'enseignants de sensibilité catholique, par exemple John Zmirak. Quant à William F. Campbell, l'auteur de la notice sur Wilhelm Röpke dans *American Conservatism*, c'est une figure du conservatisme américain, ancien professeur d'économie à l'université de Louisiane, membre de la Société du Mont-Pèlerin, secrétaire de la très syncrétique Philadelphia Society, qui rassemble de nombreux libéraux et conservateurs. C'est lui qui a révélé la pensée de Wilhelm Röpke à John Zmirak.

Toute réflexion sur le néolibéralisme passe donc par la déconstruction d'une certaine vision idéologiquement située et relayée par de nombreux réseaux, par la mise en cause des évidences d'une narration chantant les louanges des grands prophètes anticollectivistes. Pour autant, l'historiographie néolibérale n'est pas à balayer d'un revers de main sous le prétexte de sa connotation idéologique parfois appuyée. Le Wilhelm Röpke Institut patronne une réelle activité scientifique, organisant conférences et séminaires. Membre de la Friedrich von Hayek Gesellschaft, auteur d'une biographie de Friedrich Hayek, membre également du Wilhelm Röpke Institut, le politologue allemand Hans-Jörg Hennecke a publié en 2005 une biographie de Wilhelm Röpke qui, fondée sur l'exploration de fonds d'archives, est un authentique ouvrage scientifique³⁰. Journaliste à la *Frankfurter Allgemeine Zeitung (FAZ)*, docteur en histoire de la pensée économique, Philip Plickert a publié en 2008 sur la Société du Mont-Pèlerin une étude qui enrichit notre connaissance du néolibéralisme³¹. En proposant une analyse comparée de la représentation de l'État chez Walter Eucken, Friedrich Hayek, Ludwig von Mises et Wilhelm Röpke, Stefan Kolev s'est consacré à l'histoire comparée de la pensée néolibérale³². Jusqu'en Amérique latine, Wilhelm Röpke fournit matière à des travaux, par

30. Hans-Jörg Hennecke, *Wilhelm Röpke. Ein Leben in der Brandung*, Stuttgart, Schäffer-Poeschel Verlag, 2005. L'ouvrage a également été publié en Suisse dans la collection de la NZZ : Id., *Friedrich August von Hayek. Die Tradition der Freiheit*, Düsseldorf, Verlag Wirtschaft und Finanzen, 2000.

31. Philip Plickert, *Wandlungen des Neoliberalismus. Eine Studie zu Entwicklung und Ausstrahlung der « Mont-Pèlerin Society »*, Stuttgart, Lucius & Lucius, 2008.

32. Stefan Kolev, *Neoliberale Staatsverständnisse im Vergleich*, Stuttgart, Lucius & Lucius, 2013.

exemple la thèse de Marcel F. Resico, économiste à l'université catholique d'Argentine³³.

Reste que l'engagement et l'empathie induisent parfois des biais interprétatifs, du moins est-ce notre sentiment. Aussi intéressant soit-il, le livre de Hans-Jörg Hennecke ne transforme pas moins Wilhelm Röpke en une figure héroïque, qui « a su faire preuve de leadership spirituel dans le combat du monde occidental pour son affirmation ». L'économiste allemand n'aurait d'abord rencontré d'écho que chez « quelques personnalités de même bord qui, après la mise à terre du national-socialisme et dans le combat défensif (*Abwehrkampf*) contre le communisme, ont voulu une renaissance de la civilisation occidentale³⁴ ». Chez Philip Plickert comme chez Hans-Jörg Hennecke, on trouve le même recours sans définition préalable à des catégories comme le « totalitarisme », le « collectivisme », la « civilisation occidentale », dont l'usage va d'autant moins de soi qu'il est courant dans la phraséologie néolibérale depuis les années 1930 : « L'héritage de la culture libérale occidentale, que les fondateurs de la Société du Mont-Pèlerin voyaient menacé par la progression des idéologies collectivistes, est [aujourd'hui] menacé d'une part par de nouveaux fondamentalismes, d'autre part par l'indifférence de beaucoup de personnes à l'égard des racines des valeurs libérales. » Friedrich Hayek, poursuit Philip Plickert, a identifié la « propriété privée » et la « famille » comme les « institutions incontournables des sociétés occidentales libres ». Or, « ces deux piliers sont aujourd'hui gravement endommagés, ce qui entraîne des ruptures sociales, qui maintenant garantissent un vaste champ d'action aux travailleurs sociaux payés par l'État ». La rhétorique occidentaliste se double d'une rhétorique antiétatiste. Si, depuis les années 1970, la « confiance dans la dynamique du jeu des forces du marché, génératrice de bien-être, a progressé », la « situation actuelle » reste malgré tout marquée par un « très haut degré de limitation et de régulation étatiques³⁵ ».

Hans-Jörg Hennecke est dans un registre voisin. Si « de nombreux pays ont compris que l'engagement en faveur de l'économie de marché et de la globalisation leur garantit d'énormes chances de prospérité et de bien-être », l'Allemagne fait partie de « ces quelques États fatigués et rétifs au changement, dans lesquels les préalables institutionnels et culturels à l'affirmation de la liberté s'étiolent ». Le politologue dénonce le « slogan populaire de l'économie sociale de marché » qui, depuis le milieu des années 1950, aurait servi de « cheval de Troie » à l'irruption de l'État-providence, de la régulation et de la

33. Marcel F. Resico, *La Estructura de una Economía humana. Reflexiones en cuanto a la actualidad del pensamiento de W. Röpke*, Buenos Aires, Educa, 2008. Voir également Id., « Los fundamentos de la economía de mercado en el pensamiento de W. Röpke » (<http://www.ucema.edu.ar/conferencias/download/2009/resico.pdf>), citation p. 2.

34. Hans-Jörg Hennecke, *Wilhelm Röpke*, op. cit., p. 247.

35. Philip Plickert, *Wandlungen des Neoliberalismus*, op. cit., p. 478-479.

bureaucratie dans l'économie et la société. Ce disant, il traduit une réticence néolibérale à l'encontre de la fameuse notion d'économie sociale de marché, à la connotation jugée trop sociale et pas assez libérale, et que Friedrich Hayek avait déjà critiquée en son temps. Mais la situation n'est pas sans espoir : « Qui recherche des solutions pour dépasser le blocage des réformes en Allemagne tombe tôt ou tard sur les réponses de Röpke³⁶. » Dans le *Rheinischer Merkur*, Philip Plickert souligne lui aussi l'« extraordinaire actualité de ce grand intellectuel, aujourd'hui injustement oublié³⁷ ». Chez Hans-Jörg Hennecke, la symbiose entre activité scientifique et engagement militant apparaît totale. Wilhelm Röpke fait figure de modèle sur tous les plans. Dans un article d'août 2005 publié dans *Die Welt*, le jeune politologue tonne contre l'« interventionnisme de l'État-providence », l'« égalitarisme omniprésent » et le « rationalisme ennemi de la tradition » en des termes proches de ceux utilisés un demi-siècle plus tôt par son illustre prédécesseur³⁸.

De manière plus générale, Wilhelm Röpke suscite admiration et ferveur chez bien des chercheurs. Dans la préface à l'ouvrage que son élève Sylvia Hanna Skwiercz a consacré à la sociologie röpkienne, le sociologue conservateur Lothar Bossle (1929-2000) voit en lui rien moins que le « Leibniz des sciences sociales modernes ». Pour Sylvia Hanna Skwiercz, sa pensée économique et sociale n'aurait rien perdu de son actualité, constituerait même un « développement et un complément de la recherche sociologique actuelle, qui a connu une forte spécialisation depuis 1945 ». Son étude a contribué à l'« élargissement du savoir disciplinaire » de l'auteure, a constitué une « source, dont [elle a] pu tirer un profit personnel en expériences³⁹ ». Dans son doctorat sur la pensée économique de Wilhelm Röpke, l'économiste Helge Peukert avoue une fascination pour son objet d'étude, « personnalité volcanique et non conformiste qui a fait preuve de courage civique, qui a allié de manière heureuse une formation humaniste, une profonde connaissance de sa discipline et une plume brillante ». Il dit être tombé pendant ses études « sous le charme » de Wilhelm Röpke, qui serait non seulement un intellectuel qui a eu raison en son temps, mais aussi un penseur dont la grille de lecture aide à comprendre le monde d'aujourd'hui. Helge Peukert se livre ainsi à une analyse de la construction européenne en imaginant quelle aurait été la réaction de l'économiste à telle et telle évolutions s'il avait pu les vivre⁴⁰. Certes, bien des biographes succombent à une empathie incontrôlée. On pourrait faire un

36. Hans-Jörg Hennecke, *Wilhelm Röpke*, *op. cit.*, p. 250-251.

37. Philip Plickert, « Neoliberale Utopie », *Rheinischer Merkur*, 22 décembre 2005.

38. Hans-Jörg Hennecke, « Selbstüberschätzung der Politik : Der Staat scheitert am totalen Regelungsanspruch, die Kraft der Gesellschaft bleibt ungenutzt », *Die Welt*, 26 août 2005.

39. Sylvia Hanna Skwiercz, *Der Dritte Weg im Denken von Wilhelm Röpke*, Würzburg, Creator, 1988, p. 13, préface de Lothar Bossle, p. 11-12.

40. Helge Peukert, *Das sozialökonomische Werk Wilhem Röpkes*, Francfort, Bern, New York, Peter Lang, 1992, p. 1. Sur le recours à Wilhelm Röpke pour comprendre le monde contemporain, voir par exemple p. 1214.

florilège de toutes les remarques élogieuses ou admiratives formulées sur des intellectuels de toute obédience. Mais le phénomène semble dépasser le registre de l'ordinaire dans le cas néolibéral. Tout se passe comme si la rhétorique prophétique de Wilhelm Röpke impressionnait encore à distance, apportant des réponses aux interrogations d'aujourd'hui.

Mais le néolibéralisme a également généré son lot d'études moins marquées sur le plan idéologique, moins impliquées sur le plan émotionnel. Sans compter une abondante production plus ou moins critique, voire franchement militante dans une optique antilibérale. Cette littérature-là est bien mieux connue des lecteurs français. Il est impossible ici d'en faire un bilan un tant soit peu exhaustif. La référence la plus fréquemment invoquée est peut-être Michel Foucault qui, dans son cours au Collège de France de 1978-1979, s'est penché sur le libéralisme, présenté comme le « nouveau type de rationalité dans l'art de gouverner » qui s'est substitué à la raison d'État⁴¹. Que reste-t-il de cette réflexion déjà ancienne, une fois déflatée du puissant effet de légitimité induit par la notoriété de son auteur ? Le mérite indéniable de s'être penché sur un courant de pensée alors peu étudié, notamment en France. Mais le philosophe s'est contenté d'une documentation assez légère, recourant beaucoup à l'étude sur le néolibéralisme allemand de l'économiste néolibéral français François Bilger⁴². De cette maîtrise superficielle de l'objet ont résulté des erreurs, des citations parfois approximatives et une restitution du néolibéralisme contestable à certains égards.

Ainsi, lorsque le philosophe évoque la « politique de société » ordolibérale, se référant beaucoup à Wilhelm Röpke, il passe à côté de sa dimension conservatrice et antimoderne, passe sous silence sa dimension d'utopie communautaire. Alors que les ordolibéraux voient la société contemporaine déstabilisée par la « civilisation de masse » et le capitalisme des monopoles, Michel Foucault présente dans le projet ordolibéral la volonté de « constituer une trame sociale dans laquelle les unités de base auraient précisément la forme de l'entreprise ». « Il s'agit de faire du marché, de la concurrence, et par conséquent de l'entreprise, ce que l'on pourrait appeler la puissance infor-

41. Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France, 1978-1979*, Paris, Gallimard/Seuil, 2004 (édition établie par Michel Senellart), leçon du 10 janvier 1979, p. 22-23. Sur les analyses foucauldienne du néolibéralisme, voir Jean-Yves Grenier, André Orléan, « Michel Foucault, l'économie politique et le néolibéralisme », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 62, n° 4, 2007, p. 1155-1182 ; Thomas Lemke, « "Die Ungleichheit ist für alle gleich". Michel Foucaults Analyse der neoliberalen Gouvernementalität », 1999. *Zeitschrift für Sozialgeschichte des 20. und 21. Jahrhunderts*, 16, n° 2, 2001, p. 99-115 ; Michel Senellart, « Michel Foucault : la critique de la *Gesellschaftspolitik* ordolibérale », dans Patricia Commun (dir.), *Ordolibéralisme allemand. Aux sources de l'économie sociale de marché*, Paris, CIRAC, 2003, p. 37-48.

42. François Bilger, *La pensée économique libérale dans l'Allemagne contemporaine*, Paris, LGDJ, 1964 (avec une préface de Daniel Villey).

mante de la société⁴³. » Sans doute Michel Foucault nuance-t-il son propos en observant que la « société d'entreprise dont rêvent les ordolibéraux » est une « société pour le marché et une société contre le marché ». L'analyse n'en reste pas moins largement à côté de l'ordolibéralisme, qui n'est pas situé dans une histoire sociale et culturelle des élites libérales-conservatrices. Les considérations sur l'« oubli de l'histoire » dans un État ouest-allemand qui trouverait son « fondement réel » dans la liberté économique apparaissent en outre très datées⁴⁴. Du néolibéralisme américain, Michel Foucault fait une lecture plus déroutante encore, le présentant comme une « sorte de revedication globale, multiforme, ambiguë, avec ancrage à droite et à gauche⁴⁵ ».

D'un autre côté, le philosophe a des intuitions. Il cerne la logique néolibérale, qui invoque une « sorte d'invariant économique-politique que l'on pourrait retrouver dans des régimes politiques aussi différents que le nazisme et l'Angleterre parlementaire⁴⁶ ». Il parle avec justesse du « coup de force théorique » que représente l'assimilation du nazisme à la « croissance indéfinie d'un pouvoir étatique ». Il suggère, d'une phrase, le rôle de l'exil dans la diffusion de l'antiétatisme. Mais, au total, l'analyse reste inégale. Les considérations sur la « généalogie des régimes véridictionnels » ou sur l'ordolibéralisme comme la « programmation nouvelle de la gouvernementalité néolibérale » ne permettent pas vraiment de cerner de quoi il en retourne avec le néolibéralisme, qui reste au terme de ce cours de 1979 une réalité des plus insaisissable⁴⁷. D'où les efforts fournis depuis pour développer ce qui constitue plus une feuille de route qu'un état des lieux.

En 2009, dans une réflexion ambitieuse intitulée *La nouvelle raison du monde*, le philosophe Pierre Dardot et le sociologue Christian Laval se réclament de la pensée foucauldienne, « référence centrale à laquelle se trouve ordonnée toute l'analyse », pour ausculter le néolibéralisme, cette « rationalité », cette « raison du capitalisme contemporain », ce « nouveau mode de gouvernement des hommes selon le principe universel de la concurrence⁴⁸ ». La force de l'ouvrage réside dans l'analyse de nombreux penseurs. La seconde partie intitulée « La refondation intellectuelle » prend ainsi appui sur les Walter Eucken, Wilhelm Röpke, Ludwig von Mises et autres Friedrich Hayek dans sa présentation du néolibéralisme des années 1930 à 1960. Le problème de l'approche foucauldienne et de celles qui s'en inspirent est toutefois leur caractère internaliste. La réflexion se fonde avant tout sur l'exégèse des textes, sans

43. Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique*, *op. cit.*, leçon du 14 février 1979, p. 153-154.

44. *Ibid.*, leçon du 31 janvier 1979, p. 87.

45. *Ibid.*, leçon du 14 mars 1979, p. 224.

46. *Ibid.*, leçon du 7 février 1979, p. 114.

47. *Ibid.*, leçons des 17 et 31 janvier 1979, p. 37, 95.

48. Pierre Dardot, Christian Laval, *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2009, p. 13, 6.

réelle prise en compte de leurs conditions de production et de leurs modes de diffusion, sans contextualisation intellectuelle, idéologique et politique d'une pensée considérée comme une sorte d'isolat théorique. Le néolibéralisme se réduit alors à un surgissement difficile à expliquer. Enfin, la posture engagée des deux auteurs, qui invitent à une « véritable résistance » et se demandent comment la « gauche peut opposer une gouvernementalité alternative à la gouvernementalité néolibérale », entraîne un mélange des genres entre science et militantisme qui ne nous paraît pas indispensable⁴⁹.

Au-delà de la problématique foucaldienne, le néolibéralisme est l'objet depuis dix ou vingt ans de toute une littérature à caractère historique ou sociologique. Du côté allemand, le sociologue Dieter Haselbach et le politologue Ralf Ptak ont travaillé sur l'ordolibéralisme. L'historienne Daniela Rütter s'est intéressée à la vision de l'économie qui habitait la résistance conservatrice au nazisme⁵⁰. Le sociologue français François Denord a montré comment le néolibéralisme français s'est constitué dans les années 1930, jouant un rôle majeur dans l'organisation de cette mouvance idéologique à une échelle internationale⁵¹. L'historien britannique Richard Cockett s'est penché sur le réseau des *think tanks* britanniques, et notamment sur Anthony Fischer, le fondateur de l'Institute of Economic Affairs⁵². Le sociologue suisse Bernhard Walpen a consacré une volumineuse étude à la Société du Mont-Pèlerin. Dans leur préface à la collection qui accueille l'ouvrage, l'économiste Michael R. Krätke et l'historien Karl Heinz Roth, tous les deux ancrés dans un horizon marxiste, évoquent le déclin supposé de l'économie politique en RFA après une « courte floraison dans les années 1960 et 1970 » : « Comme nulle part ailleurs dans le monde, la pensée unique de l'orthodoxie néolibérale et néoconservatrice domine depuis les chaires universitaires, les rédactions des médias et les débats de société, détermine les décisions politico-sociales. » Se réclamant de Karl Marx, de C. Wright Mills et surtout d'Antonio Gramsci, Bernhard Walpen ne dissimule pas son orientation critique, se proposant de cerner la « genèse, la production et la stabilisation de l'hégémonie néolibérale dans le discours social », grâce notamment à une analyse des réseaux néolibéraux autour de la

49. *Ibid.*, quatrième de couverture et p. 471.

50. Dieter Haselbach, *Autoritärer Liberalismus und Soziale Marktwirtschaft. Gesellschaft und Politik im Ordoliberalismus*, Baden Baden, Nomos Verlag, 1991 ; Ralf Ptak, *Vom Ordoliberalismus zur Sozialen Marktwirtschaft. Stationen des Neoliberalismus in Deutschland*, Opladen, Leske + Budrich, 2004 ; Daniela Rütter, *Der Widerstand des 20. Juli auf dem Weg in die Soziale Marktwirtschaft. Die wirtschaftspolitischen Vorstellungen der Bürgerlichen Opposition gegen Hitler*, Paderborn, Schöningh, 2002.

51. François Denord, *Néolibéralisme version française. Histoire d'une idéologie politique*, Paris, Demopolis, 2007.

52. Richard Cockett, *Thinking the Unthinkable : Think-Tanks and the Economic Counter-Revolution, 1931-1983*, Londres, Fontana Press, 1995.

Société du Mont-Pèlerin⁵³. Ces dernières années, d'autres chercheurs, le sociologue allemand Dieter Plehwe, les économistes américains Philip Mirowski et Robert Van Horn, les politologue et historien suisses Yves Steiner et Olivier Longchamp ont amélioré significativement notre connaissance du néolibéralisme grâce à des analyses dépassant là aussi la simple histoire des idées et mettant en évidence les lignes de force du réseau néolibéral⁵⁴.

Le néolibéralisme n'est donc pas un objet neutre, peut-être encore moins qu'un autre. On peut jusqu'à un certain point opposer une « lecture de droite » à une « lecture de gauche », une vision philolibérale à une vision critique. Est-ce à dire que la réflexion scientifique n'est qu'une déclinaison sophistiquée du discours militant ? Nous ne souscrivons pas à ce point de vue hypercritique. L'historicisation du néolibéralisme à l'aide d'un questionnement relevant des sciences sociales n'a bien sûr rien d'impossible. Mais qu'est-ce que le néolibéralisme ? Plus les chercheurs avancent dans l'investigation de ce phénomène, moins ils semblent en mesure d'en proposer une définition univoque. La difficulté est tout simplement de savoir de quoi l'on parle, de faire la part des choses entre plusieurs réalités. Il y a d'abord un néolibéralisme *stricto sensu*, c'est-à-dire une pensée, une idéologie, les hommes, les réseaux, les organisations qui le professent et s'en réclament, à l'instar de Friedrich Hayek, de la Société du Mont-Pèlerin ou de l'Institute of Economic Affairs. Au-delà se meuvent des partis et des leaders conservateurs qui sont plus ou moins influencés par les mots d'ordre néolibéraux et gagnent des élections au nom du moins d'État, à l'instar du conservatisme thatchérien ou du républicanisme reaganien.

Mais plus largement, la notion de néolibéralisme peut renvoyer à des courants plus « progressistes », dont on s'est demandé s'ils ne propageaient pas les logiques néolibérales, à l'instar du néotravaillisme britannique. À une échelle plus globale encore, toute une technocratie prêchant l'évangile des réformes structurelles, du consensus de Washington brandi par le FMI à la réduction des dettes publiques imposée par la « troïka » à l'Europe du Sud, incarnerait, à l'ère de la mondialisation, le triomphe du néolibéralisme. Le terme devient ici si vague qu'il finit par perdre tout contenu précis. Il n'en permet pas moins de désigner un incontestable air du temps, d'identifier une

53. Bernhard Walpen, *Die offenen Feinde und ihre Gesellschaft. Eine hegemonietheoretische Studie zur Mont-Pèlerin Society*, Hambourg, VSA Verlag, 2004, p. 22.

54. Dieter Plehwe, « The Origins of Neoliberal Economic Development Discourse », Philip Mirowski, Robert Van Horn, « The Rise of the Chicago School of Economics and the Birth of Neoliberalism », dans Philip Mirowski, Dieter Plehwe (dir.), *The Road from Mont-Pèlerin. The Making of the Neoliberal Thought Collective*, Cambridge, Harvard University Press, 2009, p. 139-178, 238-280 ; Olivier Longchamp, Yves Steiner, « Comment les banquiers suisses ont financé le renouveau libéral », *L'Économie politique*, 2009, n° 4, p. 76-90 ; Yves Steiner, « The Neoliberals Confront the Trade Unions », dans Philip Mirowski, Dieter Plehwe (dir.), *The Road from Mont-Pèlerin, op. cit.*, p. 181-203.

certaine hégémonie culturelle et idéologique. Dans cette perspective, le néolibéralisme est aussi un processus plus ou moins impersonnel d'imposition de croyances et de normes en fonction de mécanismes et de stratégies dont il importe de reconstituer la réalité au-delà des apparences et des discours que secrète le monde social et politique.

Il apparaît donc ardu de reconstituer le processus qui a permis la mise en place, à des degrés divers selon les pays, d'un rapport à l'État placé sous le signe de la méfiance, d'une aspiration à la réduction de son périmètre au nom d'une rationalité économique supposée. Il convient certes de ne pas succomber à la théorie du complot en accusant les réseaux néolibéraux de manipuler faiseurs d'opinion et décideurs politiques, en clair de ne pas surestimer leur influence. L'affirmation du capitalisme financier, la crise des années 1970, le discrédit du communisme, la recherche de nouveaux mots d'ordre, les dynamiques bureaucratiques des institutions privées et publiques, la domination dans les amphithéâtres d'un certain type d'économie sont autant de réalités qui peuvent elles aussi rendre compte de l'avènement du « néolibéralisme ». Il est des mécanismes de production de la décision et de la norme qui renvoient à un écheveau de causalités difficile à démêler, qui ne sont pas nécessairement imputables à une influence clairement identifiable, qui résultent des logiques d'évolution des économies, des sociétés et des cultures dont la mise en évidence s'avère délicate. Le moindre des défis n'est pas de faire la part entre ce qui relève d'un côté d'une dynamique générale de modernisation, de technicisation, de globalisation et de l'autre d'un phénomène qui serait le « néolibéralisme ».

L'investigation du néolibéralisme *stricto sensu* n'en conserve pas moins un réel intérêt. Sans succomber à une lecture idéaliste de l'histoire, la légitimité croissante des discours se réclamant du moins d'État s'explique aussi par une entreprise consciente et planifiée de diffusion des mots d'ordre libéraux. Il existe bel et bien un néolibéralisme, une idéologie, un mouvement, une nébuleuse de penseurs prestigieux, d'intellectuels organiques, de journalistes, de *think tanks*, de sites Internet, de publications voués à la popularisation des idées néolibérales. Ses origines sont lointaines, puisqu'elles remontent à la fin des années 1940, voire à la fin des années 1930, soit bien avant l'avènement de Margaret Thatcher et Ronald Reagan. Au vu de son ancrage dans le temps, il est somme toute surprenant que les historiens se soient aussi peu penchés à son chevet. Notre recherche se conçoit comme une contribution à l'histoire de ce que l'on pourrait appeler le premier néolibéralisme, des années 1930 aux années 1960. En cela, elle partage les préoccupations affichées tout récemment par l'historien américain Angus Burgin et le philosophe français Serge Audier qui, dans des ouvrages balayant de larges pans du néolibéralisme, donnant la priorité à ses débuts, restituent la diversité de la pensée néolibérale des origines, dont ils soulignent avec raison qu'elle diffère des élaborations plus

antiétatistes qui s'affirment à partir des années 1960, notamment sous la bannière du monétarisme ou de la théorie du *public choice*⁵⁵.

Mais évoquer le néolibéralisme sans s, ce n'est pas nécessairement user d'une simplification abusive, procéder à la réification outrancière d'une réalité hétérogène sur le plan idéologique et changeante au regard de la chronologie. Il est vrai que ses promoteurs ne se revendiquent pas toujours d'une appellation qui a pu servir à désigner des pensées, des courants et processus qui n'en relèvent pas, ou qui a été reprise par ses adversaires pour les disqualifier. Mais si les usages des notions comptent autant que les réalités qu'elles recouvrent, reste que le néolibéralisme présente une certaine cohérence par-delà les époques et les écoles. Le fait que les néolibéraux eux-mêmes se réclament jusqu'à aujourd'hui de leurs figures et moments fondateurs n'est pas anodin et confère également une unité à un mouvement qui cherche à s'ancrer dans une tradition.

Ainsi resitué, comment présenter ce premier néolibéralisme dont Wilhelm Röpke a été l'un des principaux exposants ? Il est d'abord une idéologie globale, dépassant de loin l'horizon de l'économie, même si ses principaux porte-parole sont des économistes. Il se veut rénovation sur tous les plans – économique, politique, social, culturel, éthique. Certes, tous les néolibéraux n'accordent pas autant d'importance que Wilhelm Röpke à l'investigation des paramètres non économiques du fonctionnement des sociétés modernes, mais ces derniers ne sont jamais totalement absents des analyses. Le néolibéralisme des origines est également une entreprise de promotion, toile de personnalités, de revues, d'instituts qui tentent d'influencer opinions et gouvernements, de renverser la domination que les idées « socialistes » sont accusées d'exercer depuis la Première Guerre mondiale, d'imposer un nouveau discours hégémonique. En cela, le néolibéralisme d'aujourd'hui s'inscrit dans la continuité d'une mobilisation qui a d'emblée ambitionné d'infléchir le sens de l'histoire.

Car le néolibéralisme qui émerge du chaos de la crise et de la guerre est fondamentalement une eschatologie, la promesse d'un monde meilleur, guéri du mal « collectiviste », c'est-à-dire de l'étatisme, des groupes de pression, du fascisme, du nazisme, du communisme, du socialisme. Il est aussi une idéologie radicale et utopique. Radicale dans sa relation élitaires aux « masses », dans son rapport ambivalent à la démocratie, dans son rejet de l'État-providence, utopique dans sa quête d'un au-delà libéral et conservateur en rupture avec une certaine modernité. Là encore, ces traits sont plus ou moins appuyés suivant les courants et les penseurs. Des porteurs du projet néolibéral, Wilhelm Röpke est l'un des plus conservateurs. L'une des plus ambitieux également, puisque

55. Serge Audier, *Néolibéralismes. Une archéologie intellectuelle*, Paris, Grasset, 2012 ; Angus Burgin, *The Great Persuasion. Reinventing Free Markets Since the Depression*, Cambridge, Harvard University Press, 2012.

sa réflexion couvre tous les champs de l'action humaine, « au-delà de l'offre et de la demande », pour reprendre le titre de son dernier grand ouvrage⁵⁶.

Vision globale, le néolibéralisme relève de l'histoire des intellectuels et de l'histoire intellectuelle, et notre étude se veut une biographie intellectuelle. Or il a rarement été abordé dans cette perspective. S'ils commencent à faire l'objet de travaux, les ordolibéraux restent moins connus que les figures de la révolution conservatrice ou de la gauche intellectuelle⁵⁷. Pour la France, il n'existe pas de biographies de Louis Rougier, Daniel Villey ou Louis Baudin. La faute à l'économie, discipline hermétique se prêtant moins que l'histoire ou la philosophie à des approches relevant de l'histoire culturelle ? Pas vraiment, car l'économie d'hier, ouverte sur la sociologie, l'histoire, le droit, se laisse plus facilement approcher que celle d'aujourd'hui, fermée aux sciences sociales et usant d'un langage mathématisé. Max Weber, son frère Alfred, Werner Sombart ont fait l'objet de travaux approfondis⁵⁸. John M. Keynes a retenu toute l'attention des biographes. Il y a bien un déficit concernant plus spécifiquement les néolibéraux.

Il est vrai que, souvent, les économistes sont d'abord abordés par l'histoire de la pensée économique, très dynamique, mais prioritairement soucieuse de restituer la logique disciplinaire d'un discours scientifique. Une approche dont il n'est pas question ici de relativiser l'importance. Rares sont néanmoins les travaux qui se livrent, au-delà de la perspective essentialiste, à une sociologie du milieu académique. La jeune génération des économistes de gauche dans l'Allemagne des années 1920, frottés de théorie et séduits par le socialisme, a fait l'objet d'une étude, déjà ancienne, de l'historien Claus-Dieter Krohn⁵⁹. Plus globalement, les époques weimarienne et nazie ont été scrutées par Hauke Janssen et Roman Köster⁶⁰. Mais lorsqu'il s'agit de considérer les

56. Wilhelm Röpke, *Jenseits von Angebot und Nachfrage*, Erlenbach/Zurich, Rentsch, 1958.

57. Outre les travaux cités plus haut, voir Daniel Dietzfelbinger, *Soziale Marktwirtschaft als Wirtschaftsstil. Alfred Müller-Armacks Lebenswerk*, Güterslow, Kaiser, 1998 ; Rolf Kowitz, *Alfred Müller-Armack: Wirtschaftspolitik als Berufung. Zur Entstehungsgeschichte der Marktwirtschaft und dem politischen Wirken des Hochschullehrers*, Cologne, Dt.Inst. Verlag, 1998 ; Kathrin Meier-Rust, *Alexander Rüstow. Geschichtsdeutung und liberales Engagement*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1993.

58. Voir Eberhard Demm, *Von der Weimarer Republik zur Bundesrepublik. Der politische Weg Alfred Webers 1920-1958*, Düsseldorf, Droste, 1999 ; Friedrich Lenger, *Werner Sombart : 1863-1941. Eine Biographie*, Munich, Beck, 1994 ; Joachim Radkau, *Max Weber. Die Leidenschaft des Denkens*, Munich, Hanser, 2005.

59. Claus-Dieter Krohn, *Wirtschaftstheorien als politische Interessen. Die akademische Nationalökonomie in Deutschland 1918-1933*, Francfort, Campus, 1981. Id., *Der philosophische Ökonom. Zur intellektuellen Biographie Adolph Lowes*, Marbourg, Metropolis, 1996.

60. Hauke Janssen, *Nationalökonomie und Nationalsozialismus. Die deutsche Volkswirtschaftslehre in den dreißiger Jahren*, Marbourg, Metropolis Verlag, 2001 ; Roman Köster, *Die Wissenschaft der Außenseiter. Die Krise der Nationalökonomie in der Weimarer Republik*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2011.

économistes au-delà de leur production disciplinaire, de les analyser comme des intellectuels transcendant les périodes et les espaces, de croiser les questionnements et les historiographies, ils disparaissent souvent du champ de vision. Notamment les économistes de sensibilité libérale, peu pris en considération par l'historiographie de l'exil et des transferts culturels, du conservatisme et de la guerre froide, par la sociologie et l'histoire des intellectuels. Certes, la recherche récente sur le néolibéralisme renseigne l'engagement des principaux représentants de cette mouvance. Mais le risque est parfois d'isoler artificiellement ce mouvement d'une histoire plus large des courants intellectuels et idéologiques dans laquelle il importe de le contextualiser.

Dans notre étude, Wilhelm Röpke ne se réduit pas à son identité néolibérale, aussi fondamentale soit-elle. Il est abordé comme un intellectuel qui traverse l'histoire allemande, européenne et occidentale des années 1920 aux années 1960. Notre ambition était de réconcilier une histoire intellectuelle faisant la part belle aux systèmes de pensée avec une histoire des intellectuels d'abord préoccupée de reconstituer les déterminants de leur production, de cerner réseaux et engagements. Le souci de contextualiser une pensée sans faire l'impasse sur son contenu, de proposer une histoire socioculturelle des idéologies a guidé notre investigation. À la fois énoncé scientifique et discours militant, la réflexion de Wilhelm Röpke a été forgée dans les débats académiques, intellectuels et politiques de son temps. Nous avons voulu l'étudier non dans une perspective internaliste, mais comme une interaction entre celui qui l'élabore, le contexte intellectuel qui la rend pensable, la configuration idéologique qui la rend audible et le dispositif de promotion qui la rend influente. Reconstituer cette interaction impliquait de prendre certaines précautions.

La première était d'échapper au carcan des histoires nationales et des chronologies consacrées, de procéder à une lecture aussi transnationale que possible d'un parcours intellectuel et militant⁶¹. Rien ne serait plus réducteur

61. Sur le dépassement des historiographies nationales, l'histoire des circulations et la conceptualisation d'une histoire transnationale : Gunilla Bude, Sebastian Conrad, Oliver Janz (dir.), *Transnationale Geschichte. Themen, Tendenzen und Theorien*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2006 ; Caroline Douki, Philippe Minard (dir.), « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Bulletin de la Société d'histoire moderne et contemporaine*, 2007 ; Akira Iriye, Pierre-Yves Saunier (dir.), *The Palgrave Dictionary of Transnational History*, New York, Palgrave Macmillan, 2009 ; Matthias Middel, « Transnationale Geschichte als transnationale Projekt ? Zur Einführung in die Diskussion », dans *H-Soz-Kult*, 12 janvier 2005, <http://hsozkult.gechichte.hu-berlin.de/forum/2005-01-001> ; Jürgen Osterhammel, « Transnationale Gesellschaftsgeschichte. Erweiterung oder Alternative ? », *Geschichte und Gesellschaft*, 27, 2001, n° 3, p. 464-479 ; Kiran Klaus Patel « "Transnations" Among "Transnations"? The Debate on Transnational History in the United States and in Germany », *Center for European Studies Working Paper Series # 159*, 2008 (http://www.ces.fas.harvard.edu/publications/docs/pdfs/CES_159.pdf) ; Bénédicte Zimmermann, Michael Werner, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », dans Id., *De la comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, 2004, p. 15-49.

que de présenter sans plus de précaution Wilhelm Röpke comme un intellectuel allemand et de jauger son parcours à l'aune de la seule histoire allemande. Certes, le jeune économiste a été profondément marqué par sa socialisation weimarienne. Il relève à certains égards de l'ordolibéralisme, la variante allemande du néolibéralisme. Après 1945, il a été très présent dans les débats ouest-allemands, actif soutien de Konrad Adenauer et Ludwig Erhard. Mais il n'est jamais retourné dans son pays natal. Son parcours était une invitation à jeter un autre regard sur une histoire allemande trop souvent encore analysée en circuit fermé, dans une perspective exceptionnaliste, dès que l'on aborde la période cruciale qui va de 1914 à 1945.

Jeune républicain, le jeune Röpke a dénoncé les conservateurs et le nazisme. Jeune-turc, il s'est démarqué de la tradition de l'École historique, la pensée économique dominante en Allemagne jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, pour se réclamer d'un *mainstream* et marginaliste. Économiste expert, il a été boursier de la fondation Rockefeller aux États-Unis. Loin d'un quelconque *Sonderweg* idéologique et intellectuel, sa trajectoire illustre combien le monde occidental était alors ouvert et décloisonné, combien l'Allemagne était insérée, jusqu'en 1933, dans le flux d'une mondialisation en expansion. Paradoxalement, la montée des fascismes accélère l'internationalisation des trajectoires et des réflexions. Bien des élaborations conceptuelles, la théorie du totalitarisme en est une, la doctrine néolibérale une autre, sont incompréhensibles sans prendre en compte les migrations intellectuelles des années 1930, si on laisse de côté les réseaux, les structures, les sociabilités structurant un espace de réflexion transnational synonyme de dénationalisation des cadres de pensée et d'internationalisation des problématiques.

Il s'agit là d'évolutions de la vie scientifique et intellectuelle européenne et occidentale qui se déroulent sur le temps long et remontent souvent à la fin du XIX^e siècle, voire bien avant. De ce point de vue, il faut se garder d'exagérer la radicalité de la césure représentée par la Seconde Guerre mondiale. De même que la Grande Guerre n'a pas été le big bang de tous les dérèglements et violences du XX^e siècle, de même les années 1939-1945 ne constituent pas la transition entre deux âges radicalement différents, l'âge des nationalismes et celui de la coopération internationale. Le XX^e siècle, au moins à l'échelle occidentale, gagnerait à une relecture moins obsédée par les deux conflits mondiaux, plus soucieuse de ses continuités, notamment le processus de mondialisation. Si le poids des traditions culturelles et académiques nationales reste manifeste, voire s'accroît des années 1920 aux années 1940, notamment en Allemagne ou en Italie, l'internationalisation des réflexions n'en progresse pas moins à une échelle occidentale et transatlantique. L'émergence du néolibéralisme comme idéologie dénationalisée et mouvement transnational en est un indicateur parmi d'autres. Son histoire est à appréhender à l'échelle d'un long XX^e siècle de globalisation intellectuelle et idéologique.

Après l'éclairage transnational, notre seconde ambition était de concilier des approches qui, dans l'histoire du néolibéralisme, sont souvent mises en œuvre séparément, sans que le lien soit établi entre elles. Wilhelm Röpke est un objet polysémique. On peut le décliner presque à l'infini. Il y a l'universitaire libéral, le théoricien de la conjoncture, l'intellectuel antifasciste, l'économiste expert, l'intellectuel émigré, l'essayiste-prophète, l'homme de réseaux, le penseur de la « crise » moderne, l'intellectuel de la guerre froide. Il est difficile à cerner, car échappant aux clichés les plus standardisés sur l'économie ou le néolibéralisme. Analyse de la pensée économique, sociologie des intellectuels, histoire des idéologies, approche transnationale n'ont été que rarement combinées à son propos. L'ancrage helvétique de Wilhelm Röpke doit être soupesé dans l'importance qu'il revêt dans son cheminement. De même que ses liens avec les milieux libéraux et conservateurs américains. Économiste libéral, Wilhelm Röpke a également été un sociologue conservateur. Autant d'aspects peu ou pas abordés, dont la prise en compte a imposé de croiser traditions disciplinaires et historiographiques, avec l'ambition de composer une mosaïque aussi convaincante que possible des différents Röpke.

Leur enchevêtrement dans un canevas interprétatif était toutefois tributaire de la qualité des sources. Certes, l'argument archivistique pour justifier une biographie est un autre classique de la rhétorique d'introduction qui peut sembler à bon droit positiviste et spécieux. Alain Corbin a démontré dans son *Louis-François Pinagot* que la rareté de la documentation n'était pas un obstacle à l'interrogation biographique⁶². La réflexion n'est pas entièrement subordonnée à la « richesse » ou à la « pauvreté » des « archives », que les historiens ont tendance encore à sacraliser. Mais nous avons disposé d'un matériel abondant. Tout d'abord, les quelque mille articles et la vingtaine d'ouvrages publiés par un Wilhelm Röpke tenaillé par la soif de faire connaître ses idées. Mais aussi sa volumineuse correspondance, conservée à l'Institut für Wirtschaftspolitik de Cologne. Dix mille à vingt mille lettres du milieu des années 1930 au milieu des années 1960. De la période weimarienne et des débuts de l'exil, il ne subsiste il est vrai quasiment rien. Mais la richesse du matériel pour la période ultérieure est telle que l'historien ne peut guère se plaindre. D'autres fonds, en Allemagne, en Suisse, aux États-Unis, viennent compléter cette documentation⁶³. Enfin, Hans Willgerodt, neveu de Wilhelm Röpke, ancien professeur d'économie à l'université de Cologne, lui-même néolibéral convaincu, nous a également permis de consulter les journaux manuscrits rédigés par son oncle. Trois niveaux de lecture, donc, les publications, la correspondance, les journaux, qui autorisent une immersion en profondeur dans la pensée et le parcours de Wilhelm Röpke. À condition toutefois de ne

62. Alain Corbin *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot : sur les traces d'un inconnu 1798-1876*, Paris, Flammarion, 1998.

63. Voir la présentation des sources en fin de volume.

pas sombrer dans une dérive pointilliste visant à reconstituer les moindres faits et gestes de l'économiste. À condition également d'éviter l'enfermement dans une documentation qui constitue à certains égards un système clos, de se prémunir contre les effets de sens autobiographiques, de ne pas subir la puissante rhétorique d'un auteur qui n'a cessé de se mettre en scène comme un combattant de la liberté.

Wilhelm Röpke est un intellectuel, c'est-à-dire un professionnel de l'écriture ayant conquis une notoriété suffisante pour que ses interventions dans les débats de la cité soient perçues comme légitimes. Nous avons écrit son histoire comme la construction de cette légitimité, ou plutôt d'une série de légitimités. D'abord celle de l'économiste tôt reconnu sur la scène académique allemande et internationale. Ensuite, celle de l'intellectuel médiatique, auteur à succès à partir des années 1940. Enfin, celle de l'intellectuel engagé, grande figure du néolibéralisme. L'investigation de ces légitimités imposait de ne pas raisonner en termes de « réussite individuelle » d'une « personnalité exceptionnelle », mais d'identifier les ressorts sociaux, culturels et idéologiques d'une carrière. Il s'agissait moins de mener une enquête biographique *stricto sensu* que d'interroger le « succès » d'un producteur de science et d'idéologie. Afin de ne pas succomber à la fameuse « illusion biographique⁶⁴ », de ne pas forcer l'intelligibilité d'une trajectoire, nous avons privilégié deux partis pris.

Le premier a été de refuser l'approche chronologique. Notre ouvrage ne débute pas avec les « années de jeunesse » ou la « naissance d'une vocation » pour aborder ensuite le « temps de l'action » avant de conclure sur le « temps de maturité » ou les « dernières années ». Il est une rhétorique de la biographie que nous avons souhaité éviter autant que possible⁶⁵. Aussi notre étude s'ouvre-t-elle sur le milieu d'une vie, sur la Suisse, sur le moment et le lieu où l'intellectuel accède à une réelle célébrité. L'évocation des années 1920 et 1930 n'intervient qu'ensuite, avant que le récit ne s'appesantisse sur le Röpke d'après la guerre, tout en s'autorisant autant de retours en arrière que nécessaire. Ce refus de la chronologie n'a rien d'expérimental, comme a pu le faire Hans Ulrich Gumbrecht dans son livre sur l'année 1926, dont le sens de lecture n'aurait

64. Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, juin 1986, p. 69-72.

65. Pour des réflexions sur la biographie, voir Hans Erich Bödeker, « Biographie. Annäherung an den gegenwärtigen Forschungs- und Diskussionsstand », dans Id. (dir.), *Biographie schreiben*, Göttingen, Wallstein, 2003, p. 9-63 ; François Dosse, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005 ; Christian Klein (dir.), *Grundlagen der Biographik. Theorie und Praxis des biographischen Schreibens*, Stuttgart, Metzler, 2002 ; Jacques Le Goff, « Comment écrire une biographie historique aujourd'hui ? », *Le Débat*, 54, mars-avril 1989, p. 48-53 ; Giovanni Levi, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, 6, novembre-décembre 1989, p. 1325-1336 ; Sabina Loriga, *Le petit x. De la biographie à l'histoire*, Paris, Seuil, 2010 ; Jean-Claude Passeron, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, XXXI, 1, 1990, p. 3-22.

aucune signification⁶⁶. Il est simple invitation à ne pas concevoir la biographie comme la révélation d'une trajectoire à laquelle la linéarité du récit conférerait une évidence factice. Le retour sur les années 1920 et 1930 après l'évocation des années 1940 vient aussi replacer au cœur de l'analyse le premier Röpke, celui qui n'est pas encore un néolibéral de choc. Le constant va-et-vient dans la chronologie, tels les différents verres que l'ophtalmologiste fait essayer à son patient, permet de sélectionner progressivement la meilleure correction possible pour identifier pleinement Wilhelm Röpke.

Le second parti pris a été de privilégier la contextualisation. Pour user d'une autre métaphore, celle-là plus familière des spécialistes de la pensée économique, nous avons souhaité mettre en œuvre des « détours de production » qui sont autant de détours de réflexion rallongeant incontestablement le propos, mais permettant, *in fine*, nous l'espérons, de le rendre plus nuancé. En effet, la trajectoire d'une personne ne fait, dans une large mesure, que traduire à l'échelle individuelle un certain faisceau de facteurs, dont la caractérisation s'avère dès lors indispensable. Sans mésestimer la part de la détermination individuelle dans un itinéraire, le champ des possibles est relativement limité. Analyser un parcours consiste à restituer le contexte qui l'a produit. La pensée économique, la « crise », les « masses », le libéralisme, le nazisme, l'exil, les organisations internationales, les élites helvétiques, le « modèle suisse », le « collectivisme », la guerre froide, la Société du Mont-Pèlerin, le tiers monde et le conservatisme américain sont autant de courants de pensée, d'événements, de processus, de représentations, d'imaginaires qui ont fait Wilhelm Röpke et sont par là même les acteurs de notre histoire. Certes, l'individu n'est pas que le produit d'un contexte, il en est une composante, il le façonne en se l'appropriant avec ses propres critères d'intelligibilité. Il n'est pas question ici de souscrire à un structuralisme synonyme d'éradication du sujet comme acteur de l'histoire et comme objet d'étude des sciences sociales. Mais le récit biographique s'apparente à bien des égards à un enchaînement de séquences, à une série de photographies dont le personnage principal n'existe que dans la perspective du paysage dans lequel il s'inscrit, qu'à la lumière des éclairages qui le mettent en valeur. Il ne prend vie, également, qu'en fonction de la mise en scène élaborée par le photographe. Car nous sommes conscient que l'écriture scientifique, si elle se distingue indubitablement de la fiction littéraire, n'en constitue pas moins elle aussi une rhétorique, une mise en intrigue, un agencement subjectif. Nous espérons simplement avoir évité les pièges les plus évidents, celui de la biographie hagiographique comme celui du bilan accusateur, avoir suggéré l'intérêt d'une trajectoire encore largement méconnue. Pour le reste, notre travail est une proposition de lecture, une tentative d'interprétation du phénomène néolibéral par le biais biographique.

66. Hans Ulrich Gumbrecht, *In 1926. Living at the Edge of Time*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.